

Thomas King, Emily Schultz, Louise Penny

Hélène Rioux

Numéro 155, automne 2014

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/72392ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Lettres québécoises inc.

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Rioux, H. (2014). Compte rendu de [Thomas King, Emily Schultz, Louise Penny]. *Lettres québécoises*, (155), 33–34.

☆☆☆ ½

THOMAS KING

L'Indien malcommode*Un portrait inattendu des Autochtones d'Amérique du Nord*

Traduit de l'anglais (Canada) par Daniel Poliquin

Montréal, Boréal, 2014, 312 p., 25,95 \$ (papier),
18,99 \$ (numérique).

Un récit passionnant

À vrai dire, moi, je préfère la fiction. Je n'aime pas la manière dont les faits cherchent à s'imposer à mon esprit, je préfère fabriquer mon propre monde. La fiction est plus malléable que l'histoire. (p. 11)

C'est ce que nous annonce d'entrée de jeu Thomas King dans le prologue de son ouvrage. Nous voilà avertis : il ne faudra pas nous attendre à une avalanche de dates de batailles ou de traités, de notes de bas de page comme on en trouve dans un essai académique. Cela dit, il y a quand même « pas mal d'histoire dans *L'Indien malcommode* ». (p. 11) Mais « l'histoire, ce sont les histoires que nous racontons sur le passé. Et c'est tout. » (p. 18) Jamais neutre, précise l'auteur.

Dans ce « portrait inattendu », il sera donc plutôt beaucoup question de la représentation de l'Indien, dans le cinéma, notamment. Du fait que les comédiens autochtones ne jouent, sauf exception, que des rôles secondaires, dans lesquels ils incarnent, la plupart du temps, des Indiens. Rien d'étonnant. De toute évidence, King possède à fond son sujet, car, malgré les conseils de sa femme Helen, il nous dresse une liste d'acteurs et de films dont je n'ai pour ainsi dire jamais entendu parler.

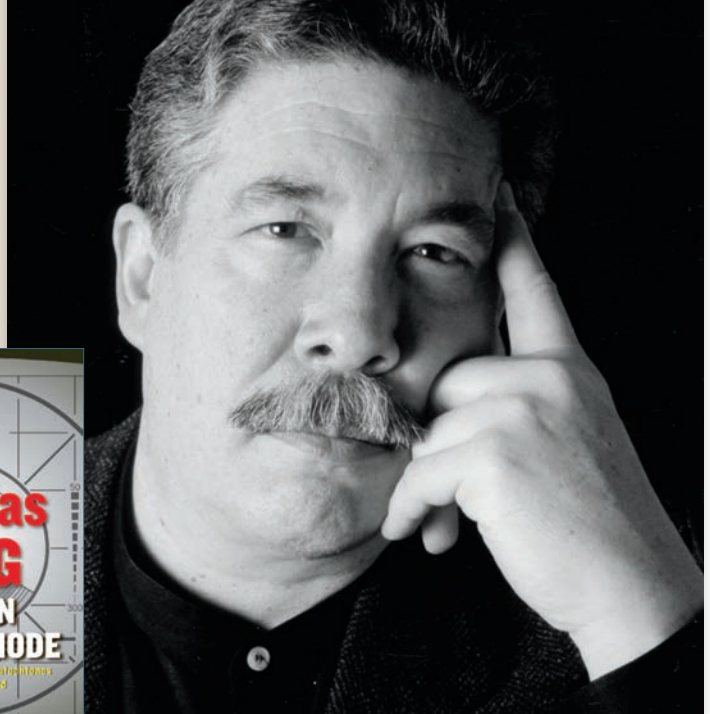
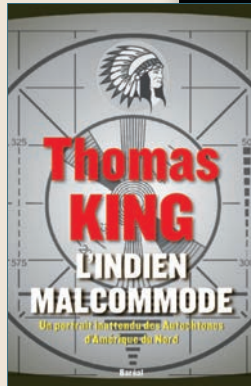
Mais moi, je voulais seulement voir ces noms écrits noir sur blanc, et je voulais être sûr que vous les voyiez, vous aussi. (p. 70)

Et que dire de la publicité ? de toutes ces marques de commerce — Pontiac, Omaha, Crazy Horse, Winnebago, Cherokee (ce dernier donne son nom à une jeep, divers accessoires dont un slip pour hommes) — qui récupèrent les noms et l'iconographie indiens ?

L'essai de Thomas King mêle adroitement des réflexions parfois caustiques, des faits indiscutables et des souvenirs personnels. Certains sont assez cocasses : je songe par exemple à une anecdote où, étudiant à l'université, il est engagé pour tourner dans une pub mettant en scène un couple d'Indiens, un autre de Latinos et un troisième de Noirs. Le Mexicain et lui ont échangé leurs rôles, le sombrero contre le bandeau à plume, et, conclut-il, « les réalisateurs n'ont rien remarqué, ou alors ils s'en foutaient pas mal » (p. 65). D'autres souvenirs sont teintés d'amertume : les deux années passées dans un pensionnat dirigé par les Frères des écoles chrétiennes (même si, contrairement à tant d'autres, il n'y a été ni maltraité ni violé sexuellement).

Si le ton de King n'est jamais revanchard, il est toutefois incisif. Son analyse lucide, livrée avec une sorte de bonne humeur désenchantée, brosse de la situation un tableau sans complaisance. Des réflexions et des faits, oui, et beaucoup de questions. Il nous reste à nous les poser, nous aussi, et à chercher des réponses.

Dans sa version originale, *L'Indien malcommode*, par ailleurs traduit de façon très convaincante par Daniel Poliquin, s'est vu récompensé



THOMAS KING

par le B.C. National Award for Canadian Non-Fiction et le RBC Taylor Prize. L'auteur s'est dit surpris. Pas moi.

☆☆☆

EMILY SCHULTZ

Les blondes

Traduit de l'anglais par Éric Fontaine

Québec, Alto, 2014, 512 p., 29,95 \$ (papier), 18,99 \$ (numérique).

Dangereuses, les blondes

Hazel Hayes, doctorante en esthétique — « étude sur l'apparence des femmes et la manière dont on les perçoit » (p. 17) —, est une jeune femme plutôt terne et peu sûre d'elle. Après avoir quitté Toronto pour aller rédiger sa thèse à New York, elle réalise qu'elle est enceinte d'un de ses professeurs, Karl Mann, son directeur de thèse. Marié.

Pour commencer (et pendant presque tout le roman), elle est atterrée.

Les gens font semblant du contraire, mais la maternité, ça vous fout une de ces trouilles. (p. 231)

Elle écrit des courriels à Karl, sans se résoudre à les lui envoyer. Devant son désarroi, une pensionnaire de l'hôtel où elle habite lui suggère l'avortement et cette solution lui semble en effet l'unique solution possible. Elle ne veut pas de ce bébé.

Pandémie

Elle traîne dans la ville son vague à l'âme. Dans le métro un après-midi, elle est témoin d'une scène atroce où une quadragénaire (blonde) se



précipite sur une adolescente et la jette sous les roues du train qui arrive dans la station. Cette agression marque le début d'une série d'actes d'une violence inouïe commis par, Dieu sait pourquoi, des blondes auparavant inoffensives. Au début, on nomme le phénomène Furie blonde, puis Rage californienne ou Suicide blond. Les spécialistes finissent pourtant par donner au virus le nom de VSH, ou virus siphonaptère humain. Il serait transmis, croit-on, par des puces qui ne s'attaquent qu'à elles, les blondes. L'épidémie se répand à une vitesse incroyable, le monde entier est bientôt contaminé. Une paranoïa générale s'ensuit. Les pauvres, auparavant symboles de séduction et de plaisir, en sont réduites à se raser la tête.

Hazel est rousse. Heureusement, pourrait-on croire. Et pourtant, non. Car le roux, couleur intermédiaire, est bien sûr suspect, et Hazel préfère teindre ses cheveux en brun. Cela ne suffira pas. Après moult péripéties, notre (anti) héroïne se retrouvera en Ontario, enfermée dans un centre de quarantaine, un lieu sinistre où elle et d'autres malheureuses sont gardées par des militaires passablement antipathiques. L'avortement



EMILY SCHULTZ

qu'elle prévoyait se révèle alors de plus en plus improbable. Finalement relâchée, elle échouera dans un chalet perdu au fond des bois avec Grace, la femme de son amant.

Ce troisième roman d'Emily Schultz est construit comme un long monologue où Hazel raconte sa vie à l'enfant à naître, qu'elle appelle son kangourou, son araignée d'eau, son oursonne. Elle lui parle de son enfance (un père inconnu, une mère coiffeuse alcoolique passant d'un amant à l'autre, leur mésentente et leurs affrontements, qu'elle regrette à présent), de son adolescence (sa meilleure amie Larissa, à qui tout semble réussir, et on apprendra qu'elle aussi est vulnérable), de son entrée dans l'âge adulte (Karl et leur pathétique histoire d'amour). S'y entremêlent des nouvelles sur l'évolution de la pandémie, des réflexions sur la féminité, la description des rapports tumultueux qu'elle entretient avec Grace. Cela peut paraître touffu, mais c'est si habilement construit qu'on ne se perd jamais. On déplore seulement que certaines des pistes (le sort de Larissa, par exemple) aboutissent à une impasse.

Un roman intelligent, entre profondeur et légèreté.

☆☆ ½

LOUISE PENNY

Le beau mystère. Armand Gamache enquête

Traduit de l'anglais (Canada) par Claire et Louise Chabaliar

Montréal, Flammarion Québec, 2014, 480 p., 29,95 \$.

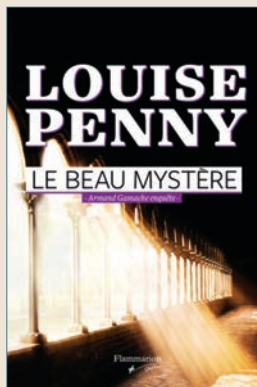
Entre les loups

Saint-Gilbert-entre-les-Loups: un monastère niché au fond d'une forêt québécoise où vingt-quatre moines consacrent leur vie à la prière et au chant grégorien.

L'un est médecin, un autre, plombier, un autre s'occupe des animaux, un autre encore cultive le potager. Chacun cuisine à tour de rôle. Ils vendent des bleuets enrobés de chocolat. L'abbé, dom Philippe, élu démocratiquement, dirige le tout. Autosuffisants, donc. L'harmonie semble être totale. Mais voilà que, après l'office du matin, Mathieu, le maître de chant — le prier —, est retrouvé recroquevillé dans le jardin, le crâne fracassé.

Armand Gamache entre en scène

L'inspecteur Armand Gamache et son adjoint Jean-Guy Beauvoir débarquent alors au monastère pour enquêter sur le meurtre. On apprend qu'un CD de chants de ces moines avait été enregistré et vendu à des milliers d'exemplaires. Que le prieur avait prévu un deuxième disque et peut-être même une tournée mondiale, mais que l'abbé s'opposait à ce projet qui brisait la règle du silence. Que les fondations du monastère s'effritent et que seule une importante rentrée d'argent pourrait sauver le bâtiment. Deux clans s'étaient donc formés au sein de la communauté auparavant unie. Pour Mathieu et ses « hommes », il était essentiel d'enregistrer un autre CD, leur survie à tous en dépendait. Philippe refusait pourtant de se laisser convaincre et se contentait de prier, attendant un miracle.



Au fil des conversations avec les moines — car ce sont des conversations plutôt que des interrogatoires —, les enquêteurs apprennent aussi l'histoire de cet ordre fondé au XII^e siècle par Gilbert de Sempringham et dont les membres s'étaient réfugiés au Québec pour échapper aux foudres de l'Inquisition.

Des possibilités sont évoquées à mi-voix. Un trésor serait-il caché entre les vieux murs? Mathieu était-il homosexuel? Et que signifiait cette feuille couverte de signes mystérieux qu'il tenait serrée dans sa main?

Des visiteurs inattendus

L'arrivée de deux visiteurs vient perturber l'atmosphère déjà passablement troublée du monastère. C'est d'abord l'exécrable Sylvain Francœur, directeur de la Sûreté du Québec, qui descend d'un hydravion. On saura bientôt qu'il a des comptes à régler avec Gamache. Puis un Dominicain envoyé par le Vatican (un inquisiteur?) traverse le lac en canot.

Le mystère — et il n'est pas très beau — sera bien sûr élucidé, mais à quel prix?

Traduit dans une langue précise, l'ouvrage est certes très documenté et déborde de renseignements. Par exemple, les personnes qui écoutent des chants grégoriens se mettent à produire des ondes cérébrales alpha, correspondant à « un état de grand calme ».

Quand les gens ont encore l'esprit alerte, mais sont en paix. [...] Les scientifiques parlent d'ondes alpha, mais l'Église appelle plutôt cet effet « le beau mystère ». (p. 426)

Le rythme est lent, trop, peut-être. On répondra que nous sommes dans un monastère et non dans un parc d'attractions. C'est vrai, et dans ce sens, c'est réussi. Mais les redites finissent par lasser. C'est le huitième roman de cette série de Louise Penny (par ailleurs récompensée par une panoplie de prix). Quand, comme moi, on n'a pas lu les autres, les relations entre les différents protagonistes, Gamache, Beauvoir, Francœur, nous échappent. On manque de repères. Et c'est dommage.